

Le «Dictionnaire français-espagnol / espagnol-français» de Nemesio Fernández Cuesta et la rénovation de l'enseignement des langues étrangères en Espagne à la fin du XIX^e siècle

Nous sommes obligés d'admettre, avec toutes les réserves et les limitations qu'on voudra, que dans les dernières décennies du XIX^e siècle, coïncidant avec la période que les historiens espagnols ont appelé la Restauration¹, un certain vent réformateur venu de l'autre côté des Pyrénées souffle sur l'enseignement espagnol de l'époque, y compris l'enseignement des langues étrangères. Il est vrai qu'il s'agit d'une réforme très timide et bornée à des établissements non officiels, tandis que les institutions dépendant des pouvoirs publics se maintiennent tout à fait à l'écart du mouvement rénovateur². Mais cela est justifié par la situation socioculturelle d'une époque où la culture et l'éducation sont les deux chapitres les plus délaissés³ dans une Espagne très éloignée du reste de l'Europe.

Quelles sont les institutions qui se chargent alors de cet essai de renouvellement de l'éducation et de la pédagogie et avec cela de l'enseignement des langues? Il faut signaler tout d'abord l'«Institución Libre de Enseñanza»⁴,

1 C'est-à-dire la période qui s'ouvre en Espagne à partir de 1874, lors de l'avènement d'ALPHONSE XII.

Cf. P. VILAR (1979, 85-115), puis M. TUÑÓN DE LARA (1976, 239-317, vol. I et 11-53, vol. II).

2 Tous les essais, d'ailleurs très timides, d'établir en Espagne un système d'éducation quelque peu avancé ignorent l'enseignement des langues étrangères modernes. Ce sera seulement avec la loi du ministre C. MOYANO de 1847, qui crée les lycées d'enseignement secondaire, qu'on commencera à envisager la possibilité d'enseigner une langue vivante à ce niveau (langue qui sera presque exclusivement le français, étant donné son prestige à l'époque). De toute façon, il faudra attendre encore longtemps avant de mettre cela en œuvre, et ce ne sera qu'au XX^e siècle que l'enseignement des langues vivantes deviendra une réalité dans les établissements officiels. Cf. P. JORR (1936).

3 M. TUÑÓN DE LARA (1976, 96, vol. II) nous dit que de 1875 à 1904 le budget annuel pour toutes les facultés de dix universités espagnoles n'était que de 35 000 pesetas!

4 Il s'agissait d'une institution pédagogique (1876-1939), conçue tout d'abord comme un établissement d'enseignement secondaire à l'écart de l'organisation éducative officielle. La création de cette institution est due à des professeurs gagnés par les idées du philosophe allemand K. C. F. KRAUSE (1781-1832) dont la philosophie ne parvint jamais à s'imposer en Allemagne, mais qui, paradoxalement, connut en Espagne un succès étonnant dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces professeurs, parmi lesquels quelques-uns avaient étudié en Allemagne, furent exclus des universités de l'Etat à cause de leurs idées politiques. L'«Institución Libre de Enseñanza» servit d'ailleurs de tremplin à la bourgeoisie libérale sous la Restauration. Sa vocation pédagogique fut la réponse à la conviction qu'une éducation complète et sans préjugés était à la base d'une société démocratique avancée. Son but était d'imposer un style moral et scientifique capable d'atteindre la collectivité. Cf. A. JIMÉNEZ-LANDI (1973).

sorte d'université parallèle dont les formules éminemment pratiques renouvellent de fond en comble les systèmes éducatifs en vigueur. Il faut signaler en particulier, parmi les activités pédagogiques de cette institution le recours aux enquêtes, les excursions comme forme de contact direct avec la réalité, l'enseignement mixte, la passion pour la nature et pour la culture populaire, les préférences pour la biologie et la sociologie, la pratique du sport et, bien sûr, l'étude des langues vivantes, en particulier du français – mais aussi de l'anglais et de l'allemand –, qui serait le complément parfait de cette formation intégrale et moderne voulue par les promoteurs de l'«Institution»⁵. Il faut même dire que grâce à celle-ci, l'Espagne se met au niveau des autres pays européens en matière d'enseignement supérieur et d'apprentissage des langues. Mais il ne faudrait pas être dupe d'un malentendu: les travaux de l'«Institución Libre de Enseñanza» ne sont qu'un fait isolé, artificiel, extra-social, propre à une «intelligentsia» minoritaire, aussi étrangère à la vieille Espagne, fidèle à un système d'éducation traditionnel périmé, qu'au peuple, dont la majorité est analphabète (en 1900 plus de la moitié des Espagnols ne savent pas lire). En fait, ces tentatives isolées de la part d'institutions non officielles n'avaient pas manqué pour essayer de donner à l'Espagne des systèmes éducatifs comparables aux plus avancés des pays voisins. C'est ainsi qu'en 1793, G.M. DE JOVELLANOS, influencé par les courants venant de France, fonde l'«Instituto Asturiano de Gijón»⁶. Ce qui nous frappe surtout c'est son programme d'études. Les matières étaient les suivantes: mathématiques, science nautique, minéralogie, dessin, sciences naturelles. Mais surtout, il est intéressant de mentionner ici que c'est pour la première fois qu'on étudiait de façon systématique deux langues étrangères en même temps: le français et, ce qui nous surprend surtout, l'anglais. Il faudra attendre encore un siècle pour que la tâche de l'«Instituto Asturiano» soit reprise, et toujours, comme on peut voir, par des institutions non officielles. Parmi celles-ci il faut compter, à part l'«Institución Libre de Enseñanza» dont on vient de parler, d'autres institutions telles que les «ateneos culturales» qui se constituent un peu partout dans les grandes villes et même dans quelques petites villes de province, et en particulier des institutions étrangères qui ouvrent des établissements à Madrid, à Barcelone, à Bilbao et même dans d'autres villes moins importantes. Ces noyaux deviendront plus tard les Instituts Français, Allemand ou Italien, sans compter d'autres institutions comme l'Alliance Française, fondée précisément en 1883, et qui peu à peu commence à ouvrir des établis-

5 Cf. P. VILAR (1979, 112–115).

6 Cf. M. ARTOLA (1954).

sements un peu partout en Espagne⁷. Et bien sûr, on ne peut pas oublier le grand apport des congrégations religieuses d'origine étrangère, en particulier celles d'origine française, qui au temps de la Troisième République et surtout au début du XX^e siècle, à la suite de la politique menée à leur égard par le ministre COMBES, se voient obligées de quitter la France et de s'installer à l'étranger.

Voilà donc, très brièvement exposé, le panorama concernant cette rénovation – il faudrait plutôt parler d'éveil de l'intérêt pour les langues vivantes – qui s'opère peu à peu de façon plus ou moins inconsciente. C'est dans ce contexte que se situe l'ouvrage capital de N. FERNANDEZ CUESTA, ce *Dictionnaire français-espagnol, espagnol-français* (1885–86) dont nous allons nous occuper maintenant, le mettant en rapport avec ce climat de renouvellement pédagogique et linguistique qui caractérise l'époque qui nous occupe.

Il faut se référer à la préface où FERNANDEZ CUESTA expose le caractère et le but de son ouvrage⁸: notre auteur prétend s'éloigner, en quelque sorte, de la plupart des dictionnaires bilingues des langues française et espagnole existant jusqu'alors⁹. Selon son propre aveu, il veut aller au-delà du simple

7 Les Instituts Britanniques qui sont aujourd'hui les plus fréquentés mettront beaucoup plus de temps à s'établir dans les villes espagnoles, à part Bilbao où il existait dans la deuxième moitié du XIX^e siècle une forte influence anglaise qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

8 Le dictionnaire bilingue de FERNANDEZ CUESTA est composé de quatre tomes, les deux premiers consacrés à la partie français-espagnol, tandis que le troisième et le quatrième constituent, à leur tour, la partie espagnol-français.

9 On trouve des dictionnaires bilingues des langues française et espagnole depuis le XVI^e siècle. Le premier ouvrage de ce genre que nous connaissons, qui est plutôt un répertoire, est celui de Jacques LEDEL, *Vocabulario de los vocablos que más comúnmente se suelen usar. Puestos por orden del Abecedario, en Francés, y su declaración en Español*. Il s'agit d'un recueil très réduit (1530 mots seulement), où les mots n'apparaissent ordonnés alphabétiquement que par la première lettre et dans un seul sens, français-espagnol. Plus tard, on trouve celui qu'on considère en réalité comme le premier dictionnaire bilingue français-espagnol; il s'agit du *Dictionnaire des langues espagnole et française* de Jean PALET, publié à Paris, en 1604. Mais c'est surtout le *Trésor des deux langues française et espagnole*, de César OUDIN, paru à Paris trois ans plus tard, qui constitue l'ouvrage capital de la lexicographie franco-espagnole du XVII^e siècle. Le dictionnaire d'Oudin a été un ouvrage de référence constante pour d'autres lexicographes, et on compte plusieurs éditions tout au long du XVII^e siècle et même plus tard. Il sera plagié au XVIII^e siècle par un certain Francisco SOBRINO, qui ne fera que changer le nom de l'ouvrage d'Oudin (*Diccionario nuevo de las lenguas española y francesa*) en introduisant de très légères modifications. Mais le plagiaire connaîtra un grand succès, de telle façon que le dictionnaire qu'il s'est attribué continuera à paraître pendant deux siècles (la dernière édition est de 1913). Il faut signaler encore deux autres dictionnaires, celui de M. de SÉJOURNANT (*Nouveau dictionnaire espagnol-français et latin*, 2 vols., Paris 1759) et celui de Francisco CORMON (*Sobrino aumentado o nuevo diccionario de las lenguas española, francesa y latina*, 3 vols., Anvers, 1769), qui copie à son tour – sans le dire – des passages entiers du dictionnaire de SÉJOURNANT. Cf. M. ALVAR EZQUERRA (1991, 9–11).

dictionnaire bilingue qui ne serait, à son avis, qu'une espèce de catalogue. Dans cette prise de position de FERNANDEZ CUESTA on découvre paradoxalement une contradiction flagrante: d'une part, on voit un lexicographe (et un lexicologue) «moderne» influencé par les tendances linguistique en vogue à l'époque, où, bien sûr, s'imposent les méthodes historiques et comparatistes¹⁰, soucieux de l'importance que l'étude des langues vivantes commence à avoir dans la société de son temps, et d'autre part on a affaire à un auteur de dictionnaire oubliant le rôle premier de ce type d'ouvrages celui de transmettre à l'utilisateur une information rapide et concise sous forme de traduction concernant tel ou tel mot. C'est pour cette raison qu'on se trouve devant un dictionnaire aux proportions énormes et très peu maniable. Ce qui se passe en réalité c'est que ce dictionnaire constitue un instrument linguistique (lexicologique) charnière entre deux façons différentes d'envisager l'enseignement des langues vivantes, dont il participe en même temps: il pêche par une manière traditionnelle de traiter les langues, sans faire une distinction claire entre langue morte et langue vivante, mais aussi – et c'est l'objectif ultime de son auteur – le dictionnaire de FERNANDEZ CUESTA repose sur un effort de réflexion linguistique à l'égard de l'enseignement/apprentissage des langues modernes¹¹. Notre auteur est donc conscient, bien qu'il ne parvienne pas toujours à atteindre ses objectifs, de la différence qui sépare les dictionnaires bilingues du passé de ce que doit être, à son avis, un dictionnaire moderne, car si les premiers ne prétendaient qu'accumuler des équivalents du mot de l'entrée, le sien essaie aussi d'offrir les limites de ces équivalents, aussi bien pour le contenu que pour l'emploi¹², en donnant fréquemment des exemples d'usage¹³. FERNANDEZ CUESTA, malgré sa formation lexicologique qui pourrait être considérée de notre point de vue actuel comme trop intuitive et même «préscienti-

fique»¹⁴ (si on pense un peu à sa propre démarche intellectuelle¹⁵, qui a très souvent une dimension plus encyclopédique que proprement linguistique¹⁶), est capable de saisir la valeur didactique ou pédagogique des dictionnaires bilingues, qui provient précisément et paradoxalement du manque de communication qui se dégage de l'affrontement de deux systèmes linguistiques différents et même opposés. C'est sans doute la tentative de dépasser les limites des dictionnaires bilingues qui ont précédé le sien, qui a mené FERNANDEZ CUESTA, à la lumière des nouveaux courants lexicologiques qu'il a pu connaître, à élaborer un ouvrage qui voulait être différent et répondre aux intérêts de nouveaux usagers, de plus en plus nombreux et exigeants. De toute façon, il faut dire que notre auteur n'arrive pas à distinguer clairement le domaine appartenant au dictionnaire monolingue de celui qui est propre au dictionnaire bilingue, et c'est peut-être ce qui nous frappe le plus quand on l'étudie avec attention. On sait que l'information qui apparaît dans les dictionnaires monolingues et celle qu'on peut trouver dans les bilingues sont, en principe, tout à fait différentes: les premiers nous font connaître le sens d'un mot, tandis que les autres traduisent ces mêmes mots. Cela n'empêche pas les dictionnaires bilingues d'effectuer un véritable exercice d'analyse sémantique, mais cette dernière est cachée derrière les mots proposés comme équivalents de ceux que nous trouvons

10 En ce sens, le titre complet de l'ouvrage de FERNANDEZ CUESTA est très significatif: *Dictionnaire des langues espagnole et française comparées, rédigé en présence de ceux des Académies espagnoles et française, Littré, Bescherelle, Salvá et d'autres dernièrement publiés.*

11 Cf. à cet égard l'article de J. DARBELNET (1970, 92–102).

12 Cf. M. ALVAR EZQUERRA (1991, 7).

13 N. FERNANDEZ CUESTA était l'ailleurs très préoccupé de ce côté pratique des dictionnaires, étant lui-même non seulement lexicographe, mais aussi traducteur. C'est lui qui traduisit très tôt en espagnol presque toute l'œuvre de Jules VERNES, sans compter d'autres traductions comme, par exemple, quelques-uns des ouvrages les plus importants de Victor HUGO.

14 De toute façon, il faudrait d'abord se mettre d'accord sur le concept même de linguistique, et sur certaines idées à propos de son caractère scientifique. Là-dessus, il serait intéressant de retenir ces mots de B. MALMBERG: «Une 'histoire de la linguistique' suppose d'abord que le concept de linguistique soit convenablement défini. On enseignait autrefois, et on le fait en réalité encore assez souvent, que la linguistique n'existait guère avant le début du XIX^e siècle et qu'une science digne de ce nom est le fruit de tendances scientifiques évolutives et comparatistes liées à la rupture avec le rationalisme. Toute réflexion théorique sur les faits de langue antérieure au XIX^e siècle serait à classer comme appartenant à la philosophie ou plus exactement à la branche de celle-ci qui s'occupe du rapport entre la pensée (les idées, les concepts) et son expression dans le langage. On soutenait autrefois que les langues comme structures n'avaient guère fait l'objet de description et d'analyses pour leur propre compte autrement que dans les manuels scolaires et dans l'interprétation des textes anciens (Homère) ou sacrés (Bible), en d'autres mots comme Philologie». Et MALMBERG de conclure, en rejetant ce point de vue, qu'«une science digne de ce nom (c'est à dire du nom de linguistique) a dû exister dans toute civilisation parvenue à un certain niveau de pensée théorique». B. MALMBERG (1991, 5–7).

15 N. FERNANDEZ CUESTA (1818–1893) est en réalité un exemple caractéristique d'un certain type d'intellectuel espagnol, propre au XIX^e siècle. Esprit libéral, aux idées politiques et sociales avancées, ce qui lui coûtera un exil à l'étranger, toujours à l'affût des idées et des courants spirituels et intellectuels venant de l'autre côté des Pyrénées, mais malgré tout quelque peu isolé, parce que la société à laquelle il appartient se maintient à l'écart de ces grands courants.

16 L'ensemble de l'œuvre de FERNANDEZ CUESTA, quelque peu disparate, ne fait que le montrer. Il suffit de signaler par exemple une *Historia de monarcas cesantes* (Histoire de monarques détronés), et un *Anuario histórico crítico* (Annuaire historique critique), sans compter de nombreuses traductions d'ouvrages historiques de l'anglais et du français.

dans les entrées des articles¹⁷. C'est donc la dichotomie existant entre ces deux types de dictionnaires que FERNANDEZ CUESTA ne parvient pas à préciser, et une certaine confusion s'empare alors de ses travaux. C'est ainsi, par exemple, qu'à la fin de chaque entrée, il expose l'étymologie du mot en question, ce qui du point de vue de la lexicographie actuelle semble tout à fait sans fondement dans un dictionnaire bilingue, mais qui est justifié si on pense à l'époque où il a été rédigé, en plein essor de la linguistique historique¹⁸.

De toute façon, notre lexicographe n'oublie pas que son dictionnaire, étant donné l'importance que l'apprentissage des langues étrangères commence à prendre à son époque – en particulier celui du français, dont il nous dit qu'«il aspire à être la langue universelle et diplomatique par excellence» –, aura toutes sortes d'usagers. Selon son propre aveu, il voudrait imiter en quelque sorte – bien que les dimensions de l'ouvrage mettent en question cette tentative –, «ces dictionnaires populaires qu'on commence à publier actuellement en Angleterre», évitant de faire un ouvrage pour l'usage exclusif des érudits et des gens des lettres. Mais de toute évidence, sa démarche lexicographique montre le contraire, de telle façon que chaque entrée devient un réseau linguistique complexe – dénomination grammaticale, définition et explication, parfois prolixe, de nombreux proverbes concernant le mot en question et étymologie – capable de décourager celui qui ne cherche que la traduction d'un mot et son usage précis dans l'autre langue. Par contre, les exemples des mots en situation avec leurs différents usages ne sont pas nombreux. Toutefois, il faut admettre que les objectifs de FERNANDEZ CUESTA essayent d'aller toujours dans le sens des besoins linguistiques de son temps, ce qui implique un désir de s'éloigner de certaines méthodes lexicographiques qui l'ont précédé. C'est ainsi que, quand il s'agit de classer les verbes d'après leur nature, il s'éloigne des dénominations trop complexes des dictionnaires antérieurs, et il ne nous donne que

trois sortes de verbes: actifs (= transitifs), neutres (= intransitifs) et réciproques, outre les auxiliaires, les défectifs et les impersonnels. Par contre, il conserve l'ancien usage de donner des entrées à tous les participes présents et passés, contrairement à notre usage actuel qui les réserve pour ceux qui sont substantivés ou adjectivés. De toute façon le souci de mettre le dictionnaire à la portée de toutes sortes d'usagers le pousse à donner des entrées différentes à certains féminins et pluriels irréguliers, tels que BELLE ou YEUX¹⁹. C'est ce même souci éminemment pratique qui le fera affronter le problème de la prononciation figurée, aspect délaissé jusqu'alors dans la plupart des dictionnaires; problème qu'il n'arrive pas à résoudre, ce qui montre, d'ailleurs, les lacunes de l'époque dans le domaine de la phonétique synchronique – descriptive et appliquée. Il se borne à donner une sorte de prononciation restituée concernant la partie français-espagnol – sans doute parce qu'il pense surtout à l'usager espagnol et peut-être aussi parce que la prononciation de l'espagnol pose, en principe, moins de problèmes que la prononciation française – et il ne présente que la transcription phonétique des sons qui, à son avis, ont des équivalents en espagnol: c'est ainsi qu'on trouve des transcriptions aussi discutables que «profeseur» (= professeur)²⁰, «cható» (= château)²¹, «pesé» (= peser)²², «galopén» (= galopin)²³, etc.

En fait tout ce qu'on vient de voir à propos de l'ouvrage de FERNANDEZ CUESTA, avec toutes les réussites et les limites qu'on voudra, montre ce qu'on a répété très souvent en parlant des dictionnaires, c'est-à-dire qu'ils sont surtout les produits d'une époque, d'une culture, d'une idéologie. Voilà la raison pour laquelle ils reflètent le monde qui les entoure, non pas comme un miroir immobile, mais avec le désir d'informer, d'enseigner: c'est ainsi qu'ils sont surtout des ouvrages didactiques, valables aussi bien à leur époque (reflétant la norme, l'usage général) que plus tard (continuant à informer sur le passé). Ils fixent les mots pour toujours, et deviennent un

17 Cf. V.G. GAK (1970, 103-115).

18 A ce propos, il nous semble intéressant de présenter ici la définition que FERNANDEZ CUESTA nous donne du mot «linguistique». Définition qui, curieusement, n'est pas exactement la même dans l'entrée espagnole que dans l'entrée française. Ce qui veut dire qu'il a suivi les différentes définitions données dans les dictionnaires monolingues espagnols et français qu'il a consultés et qui ne font que refléter les conceptions linguistiques présausuriennes:

LINGÜÍSTICA: s. f.: linguistique, étude des langues considérées dans leurs rapports et en tant qu'un produit involontaire de l'instinct humain. // Science du langage.

Et. de lingüista, linguiste; du latin: «lingua».

LINGÜÍSTIQUE: s. f.: lingüística, ciencia que trata de la gramática general aplicada de una manera comparativa a las diversas lenguas, o estudio de las lenguas y de las relaciones entre sí, que tiene relación con el estudio filosófico y comparativo de las lenguas.

Et. de linguiste, lingüista; del latín: «lingua».

19 Pratique qu'on trouve encore dans les dictionnaires les plus actuels. C'est le cas du *Dictionnaire moderne français-espagnol / espagnol-français* de Ramón GARCIA-PELAYO et Jean TESTAS, publié chez Larousse, sans doute l'un des dictionnaires les plus importants parmi ceux de son genre qu'on compte aujourd'hui.

20 Où FERNANDEZ CUESTA néglige le son final du mot /euR/ qui n'a pas d'équivalent en espagnol, sans compter qu'il oublie aussi d'insister sur les traits particuliers du /R/ français, très différents de celui de l'espagnol.

21 Ici, il transcrit le /o/ final, mais il délaie le son de la consonne postalvéolaire /f/, différente de l'espagnole qui sonne /f/.

22 Si on souligne la non prononciation du «r» final, on néglige la sonorité du «s» intervocalique qui n'existe pas en espagnol. On néglige aussi le son du «e» sourd de la première syllabe.

23 Ici, c'est la nasalité qui n'est pas mise en relief, de telle façon que l'usager espagnol se limitera à prononcer /en/ à la fin du mot, sans tenir compte de ce trait spécial de la prononciation française.

objet indispensable pour faire l'histoire de la langue, des concepts linguistiques, de l'orthographe²⁴. Le dictionnaire qui nous a occupé au long de cette communication est donc tout cela, mais étant donné les caractéristiques particulières des dictionnaires bilingues, il veut aussi être la réponse aux aspirations sociales et linguistiques d'une époque où l'apprentissage des langues étrangères commence à être vu comme un besoin, et même comme un instrument de promotion sociale, un signe lié à la modernité. C'est pour cette raison qu'on ne doit pas être étonné de cet éloge à propos d'un personnage féminin d'un roman de B. PÉREZ GALDOS: «estaba fuerte en contabilidad; tenía nociones claras del orden económico y del régimen al que debe sujetarse un negocio bien montado y hablaba el francés a la perfección».²⁵

Université de Barcelone
Département de Philologie
E-43071 Tarragone

JUAN GARCIA-BASCUÑANA

Bibliographie sommaire

- ALVAR EZQUERRA, Manuel (1991): «Antiguos diccionarios plurilingües del español». In: *Actas del Primer Coloquio Internacional de Traductología*, 7-14 (Valence, mai, 1989), Valencia, P. U. V., ISBN 84-370.0792-5.
- ARTOLA, Miguel (1954): *Vida y pensamiento de Jovellanos*, Madrid, Atlas (in «Obras completas»).
- DARBELNET, J. (1970): «Dictionnaires bilingues et lexicologie différentielle». In *Langages* 19, 92-102.
- FERNANDEZ CUESTA, Nemesio (1885-86): *Dictionnaire français-espagnol, espagnol-français*, Barcelona, Montaner y Simón (4 t.).
- GAK, V. G. (1970): «La langue et le discours dans un dictionnaire bilingue». In *Langages* 19, 103-115.
- GARCIA-PELAYO, Ramón et TESTAS, Jean (1967): *Dictionnaire moderne français-espagnol, espagnol-français*, Paris, Larousse, 1759 p., ISBN 2-03.020601-6.
- JIMÉNEZ-LANDI, A. (1973): *La Institución Libre de Enseñanza*, Madrid, Taurus.
- JOBIT, Pierre (1936): *Les éducations de l'Espagne contemporaine*, Paris-Bordeaux, 2 vol.
- MALMBERG, Bertil (1991): *Histoire de la linguistique de Sumer à Saussure*, Paris, PUF, 496 p., ISBN 2-13.044357 x.
- TUÑÓN DE LARA, Manuel (1976): *La España del siglo XIX*, Barcelona, Ed. Laia, 2 vol. (1. 317 p.; 2. 255 p.), ISBN 84-7222.295-0.
- VILAR, Pierre (1979 - 1^{ère} éd. fr. 1947): *Historia de España*, Barcelona, Grijalbo, 180 p., ISBN 84-7423.054-3.

24 M. ALVAR EZQUERRA, art. cit., p. 14.

25 *Fortunata y Jacinta*, Madrid, Hernando, 1979, p. 802. (Trad.: «elle était forte en comptabilité, avait des notions claires sur les mécanismes économiques et sur la meilleure façon de gérer un commerce important et en plus elle parlait parfaitement le français».)